

LES INNOMBRABLES AMIS qu'il comptait à travers le monde auront reçu avec douleur et révolte la nouvelle de la mort de Jean-Pierre Thieck, survenue le 5 juillet dernier à Paris. Il se savait condamné; eux ne se résignaient pas à l'inéluctable...

Ce n'est ni la place ni le moment d'élever à son souvenir un monument qui risquerait surtout de faire oublier son formidable appétit de vivre. Par respect pour sa discrétion à mourir, on s'en abstiendra. Demeure pourtant ce que l'amitié commande: le témoignage. Les amis de Jean-Pierre m'en pardonneront la vanité, en partageant la dette que nous avons tous envers lui.

Quant à ceux des lecteurs de "Méditerranéens" qui ne l'on pas connu, qu'ils le sachent: cette "mère Méditerranée", aujourd'hui l'objet de toutes les convoitises, menacée de tous les dangers, a perdu en Jean-Pierre Thieck l'un de ses fils les plus attentifs, "le plus brillant chercheur de sa génération", selon Albert Hourani, l'un de ses maîtres les plus admirés.

Un chercheur? Il y aurait de la dérision à se cacher que la quête de Jean-Pierre Thieck était mue par quelque chose de bien plus vaste que le pur désir de savoir. Son excellence, saluée par ses pairs comme historien orientaliste, était sous-tendue par d'autres désirs: ceux d'un corps vagabond qui le menait sans trêve ni cesse à la recherche éperdue de soi-même. Ce mouvement restera comme une leçon pour notre génération de chercheurs, si bien ancrés dans leur Orient mental qu'ils ont souvent choisi d'imposer silence aux voix de leur corps.

Une génération? Peut-être en effet un "nous" a-t-il pris corps autour de cette année de nos vingt ans, 1967, où notre Aden avait nom Palestine, un rivage vers lequel les illusions perdues du mois de mai 1968 ont ensuite poussé certains d'entre nous. A l'époque où nous partions avec Michel Seurat vers les camps palestiniens du Liban, Jean-Pierre quittait les Kibboutz, terre promise d'un socialisme qui s'enlisait pour lui dans le mirage. Il partit étudier au Caire et y mener un gros travail sur le mouvement ouvrier égyptien.

Notre génération, si elle a jamais existé, est aujourd'hui

**JEAN
HANNOYER**

Jean-Pierre Thieck
(1949 - 5 juillet 1990)

orpheline de Jean-Pierre Thieck, comme elle l'est de Michel Seurat, abandonnée au supplice et à l'agonie, ainsi qu'en a témoigné Jean-Paul Kaufman au sortir de ce "cul de basse-fosse de quatre mètres carrés" où ils furent jetés ensemble à Beyrouth le 22 mai 1985.

"Continuer": voilà le message que Jean-Pierre est venu m'apporter pendant l'hiver 1986 dans la campagne limousine. Il était passé partager, quelques jours durant, le deuil où m'avait enfermé l'annonce de la mort de Michel, notre ami. Continuer, ce serait notre réponse aux bourreaux qui, par otages interposés, voulaient faire régner le silence des fanatismes. Auront-ils avant longtemps encore la possibilité d'entendre cette réponse? Pourrions-nous continuer à la faire entendre, alors que l'étau de la violence se resserre, "nous" rejetant davantage vers le silence?

Profitant sans doute de son désir d'ancrage dans ce "nous" de profession qu'il sût par ailleurs si bien défendre (cf sa lecture du livre d'E. Said, in "*Les Annales*"), je réussis avec Evelyne à attirer Jean-Pierre dans les steppes de Syrie pour y suivre des histoires de moutons. La petite ville de Raqqa sur les bords de l'Euphrate fut le lieu de rendez-vous entre Alep, à laquelle il consacrait sa thèse et Deir-ez-zor où j'avais passé des années de recherche, entre son travail d'archives dans lequel il manquait d'espace et mes questions d'anthropologue où je manquais de recul.

La recherche prit le tour d'une aventure. Les notables de Raqqa nous racontèrent les grandeurs et misères d'une élite de lointaine province pétrie de tradition bédouine et de ba'thisme mêlés. L'Euphrate à Raqqa charriait les nouvelles d'auteurs, tel al-'Ujeyli ou al-Khalil, que nous fîmes avec eux le projet de traduire en recueil. De la Turquie à l'Irak il serait le témoin des bouleversements qu'un immense projet hydraulique imposait au long fleuve, lui promettant du pain en y risquant la guerre. La steppe de Raqqa, des marges de Syrie aux confins d'Arabie, était le théâtre d'intenses négociations entre éleveurs et commerçants. Il fallait toute la perspicacité de Jean-Pierre, formé aux meilleures écoles du matérialisme historique et de l'anthropologie économique, pour en déchiffrer les dialectiques

subtiles. Et pour être tentés par la spéculation sur quelques têtes de moutons... Du fond de notre petit hôtel naquit encore le projet d'une histoire de l'hôtellerie au Moyen-Orient, pour y débusquer un monde en mouvement dont les frontières sont plus inscrites dans les moeurs de la rencontre avec l'"autre" que dans celles des Etats. Défiant ces dernières, nous voilà sur les traces de nos moutons à Urfa, Gaziantep et Alep, de souks en casinos, de "madafas" en hotels. Et voilà comment, en quelques jours, Raqqa que vous ne connaissiez pas est devenue ville-capitale, au coeur d'une vaste problématique où le crayon attentif, mais sans complaisance de Jean-Pierre croquait une histoire sans témoins.

Autre capitale, autre "laboratoire" de sa recherche, Beyrouth fut sans doute la ville qui fascina le plus Jean-Pierre. C'est peut-être à Beyrouth qu'il poussa le plus loin la recherche du danger dans laquelle il éprouvait l'engagement "incarné", en explorant les fronts nouveaux que la ville inventait sur le champ de la violence. Ses escapades quotidiennes terrifiaient Michel Seurat dont la maison lui fut un havre, auquel il retourna encore, après l'enlèvement, pour accompagner Marie Seurat dans l'épreuve (cf Marie Seurat *Les corbeaux d'Alep*).

Du fond de son cachot Michel dut trembler encore en apprenant que Jean-Pierre continuait d'arpenter la ville s'offrant en otage à la place de celui qui devait retourner à sa femme et à ses filles. La ville lui refusa le marché, peut-être parce qu'il en était trop proche: la nuit tombée, les rues sont désertes et sombres; le seul mouvement y est celui des miliciens; quelques taxis se risquent à arpenter leur quartier, y ramassant les derniers passants. Cette nuit-là, Jean-Pierre est dans l'un d'eux quand surgit le milicien chiite qui interroge tour à tour les cinq passagers: "*mneyn achabab?*" (d'où êtes-vous?), et chacun de répondre, l'accent faisant foi: "*min al-junub*" (du Sud...). Son tour venu, faussement désinvolte, Jean-Pierre balance la même réponse. Le scepticisme du milicien la lui fait répéter. Prudent, Jean-Pierre se reprend: "*min-junub fransa*" (du Sud de la France). Le bras du milicien avait déjà fait le geste du laisser-passer, accompagné du traditionnel "*tfaddal*" adressé au chauffeur, avant que son esprit ait

JEAN

HANNOYER

Jean-Pierre Thieck

(1949 - 5 juillet 1990)

enregistré la réponse et relevé l'insolence. Cette nuit-là Jean-Pierre poursuivit sa route

Été 1987 à Istanbul. A Beyrouth et son Etat introuvable, Jean-Pierre opposait volontiers cette capitale d'Empire, devenue cité républicaine, et sa "société civile" où l'Etat turc autoriserait enfin, en pays d'Islam, et comme preuve de sa réalité, l'épanouissement des marginalités. Il en voulait pour signe, au titre de l'anecdote significative, ce qu'il écrivit au terme d'une étude sur les intellectuels islamistes, à l'occasion d'un colloque organisé à Paris par son ami Gilles Kepel:

"Une scène de Fellini-Istanbul pour finir: le premier jour de Ramadan, immeuble la vertu, le début de la grève de la faim des travestis et transsexuels... Rien n'y manque, le rimmel, les coiffures Jayne Mansfield, les pantalons et tee-shirts moulants, soulignant le caractère radical de la transformation, le vernaculaire du milieu. Le jeune rédacteur à lunettes du quotidien intégriste Zaman refuse le thé, cause de jeûne, et demande: "que pensez vous de l'interdiction du port du turban dans les universités!"; et le (la) porte-parole surmontant ses craintes "d'être lapidée" de répondre, croisant ses longs bas à résille: "en tant que l'expression d'une liberté individuelle, nous pensons que tout le monde doit pouvoir s'habiller en fonction de ses inclinations personnelles et soutenons donc le droit des étudiantes à se couvrir la tête."

A Istanbul, Jean-Pierre venait d'apprendre qu'il était condamné par la maladie. Sa relation aux autres, à ses amis turcs, n'exigeait de lui, disait-il, d'autre projet, dont le terme lui aurait rappelé le temps qui lui était désormais compté, que celui de vivre. Restant à Istanbul, il s'y employa avec l'énergie et le succès que salue son ami Jacques Amalric du journal *Le Monde* dont il était devenu l'année précédente le correspondant en Turquie sous le pseudonyme de Michel Farrère:

"Nombre de ses articles et enquêtes, qu'ils aient été consacrés à la minorité kurde, à l'exode des Turcs de Bulgarie, à la

laborieuse ouverture des archives ottomanes, aux particularités de l'Islam turc, aux réfugiés kurdes d'Irak, à la lente évolution politique de la Turquie, resteront un modèle du genre. Connaissance historique, sens du reportage et de la nuance, grande intimité avec cette terre de passages où s'entremêlent et se déchirent tant de civilisations, donnaient aux textes que Jean-Pierre nous faisait parvenir, une densité, une autorité et une sérénité qui appartiennent à la meilleure tradition de notre journalisme" (Le Monde, 7 juillet 1990.)

Loin des échéances souvent illusoires de la carrière académique, avec sérénité Jean-Pierre continua.

Continuer quoi? Lui seul pouvait nous le dire. Lorsque la maladie conduisit son corps à un apaisement si longtemps refusé, il décida de répondre à cette question comme il en avait maintes fois par le passé formulé l'intention. Convaincu cette fois de la faire, par Marie Seurat qu'il avait lui-même aidée dans ce sens, il partirait à la campagne renouer le fil invisible de son désir d'Orient, au delà d'une interrogation convenue sur notre orientalisme, jusqu'aux racines qui furent longtemps interdites à sa mémoire.

Au seuil de ces retrouvailles, il versa les premières larmes que sa joie de vivre ne retenait plus...